

DEUX FRANÇAIS
AUX
ÉTATS-UNIS
ET DANS LA
NOUVELLE ESPAGNE

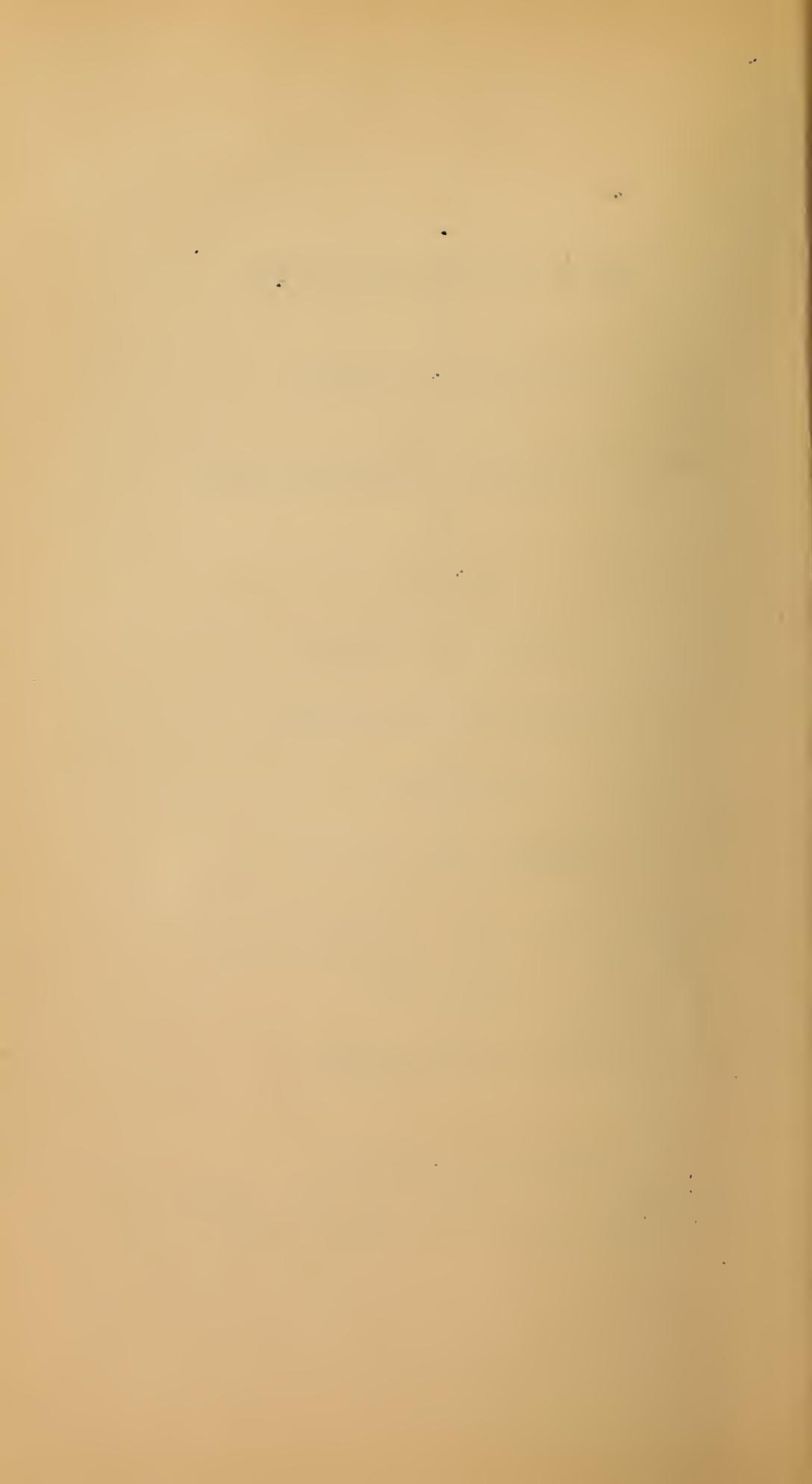
EN
1782

JOURNAL DE VOYAGE
DU
PRINCE DE BROGLIE
ET
LETTRES
DU
COMTE DE SÉGUR

COMMUNIQUÉS AVEC UN AVANT-PROPOS
ET DES NOTES
PAR
LE DUC DE BROGLIE

PIÈCE N^o 6. — *Mélanges.*

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS, 1903,
Imprimerie LAURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.



AVANT-PROPOS

Vers le milieu de l'année 1782, deux frégates françaises, l'*Aigle* et la *Gloire*, quittèrent le port de la Rochelle pour se rendre en Amérique, portant à leur bord quelques officiers qui rejoignaient l'armée de Rochambeau ; parmi les passagers de la *Gloire* se trouvaient le prince de Broglie, colonel en second du régiment de Saintonge, fils aîné du maréchal de Broglie¹, et le comte de Ségur, colonel en second du régiment de Soissonnais, fils du marquis de Ségur², alors ministre de la guerre.

L'armée de Rochambeau était peu nombreuse et c'était une faveur enviée d'être désigné pour en faire partie. Le prince de Broglie et le comte de Ségur, malgré la haute situation de leurs parents, l'avaient longtemps sollicitée en vain ; ils l'obtenaient enfin, mais un peu tard, car ils ne devaient arriver sur le théâtre de la guerre que pour voir les hostilités bien près de leur fin.

Depuis la prise de York-Town par Washington et Rochambeau, l'Angleterre avait perdu tout espoir de réduire à l'obéissance ses sujets révoltés. Elle était

1. Victor-François, duc de Broglie, né en 1718, maréchal de France et commandant en chef des armées du roi en Allemagne en 1760, mort en 1804.

2. Philippe-Henri, marquis de Ségur, né en 1724, ministre de la guerre en 1780, maréchal de France en 1783, mort en 1801.

résignée à reconnaître l'indépendance des États-Unis, et les difficultés relatives aux conditions de la paix à conclure avec la France et avec l'Espagne prolongeaient seules l'état de guerre.

Retranchées dans quelques places fortes où il était malaisé, et d'ailleurs inutile, de les attaquer, les troupes anglaises s'y tenaient sur une rigoureuse défensive : les opérations militaires étaient donc suspendues sur le continent américain, tandis que sur mer encore la lutte continuait assez vivement.

Aussi, lorsque après une navigation difficile à travers les croisières ennemies, M. de Ségur et M. de Broglie arrivèrent aux États-Unis, ils n'y trouvèrent pas l'occasion souhaitée par eux de se montrer sur les champs de bataille dignes du sang dont ils sortaient. Les marches et les contremarches absorbèrent leur activité, jusqu'au jour où ils apprirent que l'armée de Rochambeau, passant sous les ordres de M. de Vioménil, allait être transportée sur les côtes de l'Amérique méridionale, pour y préparer, de concert avec la flotte espagnole, une expédition contre les Antilles anglaises.

Ce changement de destination semblait leur ouvrir de nouveau la perspective de prendre part à quelque action de guerre importante. Vain espoir, qui fut encore trompé. Les lenteurs des Espagnols ne permirent pas de donner suite au projet d'expédition, et les Français attendaient toujours leurs alliés au rendez-vous indiqué, lorsque la nouvelle de la signature de la paix vint couper court à toute entreprise.

La campagne de nos deux jeunes colonels ne fut donc en réalité qu'un voyage, mais un voyage dont l'intérêt devait suffire à les dédommager de leurs peines, et à les consoler de leurs déceptions. Visiter, au moment même où elle était encore toute frémissante des luttes soutenues pour son indépendance, une nation née de la veille, sortant à peine de l'état sauvage, et qui pourtant attirait déjà l'attention de l'Europe entière par la nouveauté des principes de son organisation politique et sociale ; pénétrer ensuite dans ces colonies espagnoles dont l'accès était interdit aux étrangers avec un soin jaloux, et qui formaient comme un monde à part, presque entièrement inconnu : ce n'était pas chose banale pour des officiers de vingt-cinq ans, dont la vie s'était partagée jusqu'alors entre leurs garnisons et la cour de Versailles. Ils avaient beaucoup à voir, beaucoup à observer ; ils auraient aussi, ce qui plaît toujours à des Français, beaucoup à raconter au retour : c'est à quoi ils ne manquèrent pas.

Ils écrivirent l'un et l'autre la relation de leur voyage. M. de Ségur a inséré la sienne dans les *Mémoires* qu'il a publiés vers la fin de sa vie, et c'est un des morceaux les plus achevés de ce livre à bon droit célèbre. Le journal rédigé par le prince de Broglie a été conservé dans ses papiers. Quelques parties en ont paru dans la *Revue Française* en 1825, avec une courte introduction due à la plume de M. Charles de Rémusat : mais le texte entier n'a jamais été imprimé.

La *Société des Bibliophiles Français* a cru devoir

réserver une place à ce journal dans son nouveau volume de *Mélanges*. Elle a jugé qu'elle pouvait le publier sans manquer à aucune de ses traditions : car la pièce est en grande partie inédite, et les fragments qui ont vu le jour sont bien difficiles à retrouver aujourd'hui au fond des rares bibliothèques où se cachent encore quelques exemplaires de la *Revue Française*.

Invité par la *Société* à préparer cette publication, la pensée m'est venue d'y joindre quelques extraits des lettres que le comte de Ségur écrivait d'Amérique à sa femme, la comtesse de Ségur, née d'Aguesseau, lettres qui sont entre mes mains¹. Cette correspondance est trop intime pour qu'il y ait lieu de la donner en entier au public ; mais les passages que j'ai cru pouvoir en détacher ont leur valeur, même quand on les rapproche des mémoires de M. de Ségur ; on y trouve des détails omis dans cet ouvrage, et des impressions du jour et de l'heure plus vives et plus fraîches que celles dont la trace a pu subsister dans un récit fait après coup.

Ou je me trompe fort, ou le lecteur des *Mélanges* prendra connaissance avec quelque plaisir des documents qui vont être mis sous ses yeux. Il y verra la peinture fidèle des sentiments, des idées, de cette jeune noblesse, imbuë tout à la fois de ses traditions héréditaires et des doctrines les plus hardies des temps

1. Les lettres du comte de Ségur à la comtesse de Ségur appartiennent à Mme la comtesse d'Armaillé, née Ségur, qui m'a autorisé à en faire usage.

nouveaux, qui sous les drapeaux du roi de France venait défendre en Amérique la cause de la liberté républicaine. Sentiments et idées souvent contradictoires, dont le mélange inattendu dans les mêmes cœurs et dans les mêmes esprits constitue un curieux phénomène, et n'a pu exister qu'à une seule époque de notre histoire, à un seul moment de notre vie nationale, chez les représentants d'une seule des classes qui composaient alors la société française.

La physionomie du prince de Broglie nous apparaît à découvert dans son journal : que de piquants contrastes elle nous présente ! Il y a deux hommes en lui, qui se laissent voir et s'effacent tour à tour au gré des incidents du voyage. Il y a d'abord un officier et un courtisan français de l'ancienne école, brave, aimable, spirituel et quelque peu futile ; faisant la cour à toutes les femmes au travers des hasards de sa vie militaire ; aimant à se vanter de ses succès auprès des « belles », quand il n'a pas à se glorifier d'autres exploits ; délicat d'ailleurs dans ses goûts, et mettant difficilement d'accord son engouement voulu pour les mœurs un peu grossières de ses hôtes américains, avec les habitudes de son éducation aristocratique. Et puis, il y a un jeune philosophe, disciple zélé et correct des écrivains et des penseurs alors en vogue, qui disserte sur les institutions politiques, recherche la société et la conversation des hommes d'État, traite longuement des questions d'administration et de finance. Ce philosophe s'enflamme pour l'indépendance des peuples et, quand il est arrivé

dans les colonies espagnoles, se complait à prédire et à appeler de ses vœux la prochaine insurrection de ces contrées, non sans fulminer, comme de juste, contre l'inquisition, la superstition, les moines et le despotisme.

Cet assemblage, assez étrange à nos yeux, de frivolité et de sérieux se retrouve chez notre autre voyageur. Sans doute, dans les lettres que M. de Ségur écrit à sa femme, le chapitre des galanteries est laissé de côté, et fait place aux effusions d'une légitime et conjugale tendresse; mais, à cette différence près, ces lettres sont bien le pendant du journal du prince de Broglie. Ici encore nous sommes en présence d'un jeune soldat plein de vaillance, de joyeuse humeur et d'entrain, qui passe sans effort des plaisirs de son âge ou des préoccupations de son métier à l'étude des plus hauts problèmes du gouvernement. Ici encore nous voyons le digne représentant d'une civilisation raffinée s'éprendre des usages, des lois, des vertus primitives d'un peuple bien rude assurément et bien peu policé. Il semble même que chez M. de Ségur l'admiration pour le spectacle que présente la démocratie américaine soit plus vive que chez son ami : du moins cette admiration est-elle exprimée avec plus de force, par une plume plus sûre d'elle-même, plus alerte et plus brillante. Inutile de dire que chez M. de Ségur aussi le despotisme espagnol, les moines et la superstition passent mal leur temps.

Si maintenant nous détournons nos regards de nos

deux héros, pour les porter sur leurs compagnons d'armes et d'aventures, dont la silhouette vivement esquissée apparaît çà et là dans leurs récits, c'est encore la même tournure d'esprit, ce sont les mêmes traits de caractère qui vont nous frapper. Les Lameth, les Lauzun, et tant d'autres, ne diffèrent pas sensiblement des Ségur et des Broglie; ils semblent coulés dans le même moule; comme eux ils se montrent, suivant l'heure et le lieu, raisonneurs ou légers, graves ou étourdis, insoucians ou enthousiastes; comme eux, ils savent rendre un égal hommage aux mérites d'un Washington, d'un John Adams, d'un Pedro de Nava, et aux grâces séduisantes des nonnes de Tercère, des quakeresses de Newport, ou des jeunes señoras de la Guaïra et de Caracas.

Ce qui domine chez tous, c'est la gaieté, cette qualité si française, et une souriante confiance dans l'avenir. Leur philosophie même, comme le dit quelque part le prince de Broglie, était une philosophie couleur de rose. Dououreux sujet de réflexions, quand on songe aux destinées qui leur étaient réservées! Les temps étaient proches, hélas! où la gaieté ne serait plus de mise, où le ciel cesserait d'être couleur de rose; et cet avenir qu'ils envisageaient avec tant d'espoir devait se montrer pour eux plus cruel que ne le comportent les chances ordinaires de notre misérable existence humaine.

« Demain, c'est la grande chose, » a dit le poète : « De quoi demain sera-t-il fait ? » Demain, pour cette génération qui se berçait de si beaux rêves, demain

c'était la Révolution, avec ses ivresses et ses élans irréfléchis tout d'abord, puis bientôt avec ses jours sombres et terribles.

Qu'allait faire la Révolution de nos guerriers philosophes ? Quelques noms pris au hasard dans le Journal et dans les Lettres que nous publions vont nous l'apprendre. *D'Estaing*, le glorieux soldat de la vieille monarchie, périra sur l'échafaud, comme *Lauzun*, devenu le brillant général des armées républicaines. *Vioménil* mourra des blessures reçues le 10 Août en défendant le Roi. *Duplessis-Mauduit*, brave entre les braves, tombera massacré à Saint-Domingue par les nègres révoltés. *Champcenetz* se fera pamphlétaire et journaliste, travaillera avec Rivarol aux *Actes des Apôtres*, et payera de sa tête l'indépendance hardie de sa plume et de sa pensée. *Fersen*, après avoir vu son nom mêlé à une des plus lamentables pages de notre histoire, trouvera un jour un trépas sanglant dans les crises révolutionnaires de son propre pays. *Lynch* aidera Kellermann à gagner la bataille de Valmy. *Langeron*, passé au service de la Russie, commandera pendant trente ans les armées du Czar, aussi bien, hélas ! contre la France que contre la Suède ou la Turquie. *Montesquieu* et *Vauban* porteront sur la plage de Quiberon les grands noms dont ils sont héritiers, et échapperont par miracle au désastre de leurs frères d'armes. *Desoteux-Cormatin*, qui organisait si bien les bals pour les belles Américaines, conduira des bandes de chouans dans les bas chemins de la Bretagne et de l'Anjou.

Alexandre de Lameth, bien qu'ayant été longtemps un des chefs du parti avancé, sera obligé de fuir avec Lafayette en 1792, et passera comme lui de longues années dans les prisons de l'Autriche. J'en passe, pour ne pas prolonger outre mesure cette énumération. Que de fortunes diverses, tragiques le plus souvent, toujours dures et imprévues ! Parmi tous ceux que je viens de nommer, en est-il un seul qui en quittant les côtes d'Amérique eût pu avoir le pressentiment même le plus lointain du sort qui l'attendait ?

Je n'ai pas parlé de *Broglie* et de *Séguir* : il faut donner sur eux quelques détails de plus.

Le prince de Broglie, élu député de la noblesse d'Alsace aux États généraux en 1789, siégea du côté gauche de l'Assemblée constituante et fut appelé en 1791 par ses collègues au fauteuil de la Présidence¹. Puis, son mandat expiré, il reprit du service militaire, et devint chef d'état-major de l'armée du Rhin. Il se retrouvait là dans son véritable élément, et tout son désir eût été, au milieu des crises politiques qui se préparaient, de continuer à servir la France dans les camps. Mais la Révolution ne pouvait s'arrêter au point précis jusqu'où il lui avait convenu de la suivre, et le flot montant ne devait pas tarder à l'engloutir. Destitué au lendemain du 10 Août pour avoir refusé de prêter un autre serment que celui de la fidélité à la Nation et au Roi, il fut arrêté peu après, subit une longue détention

1. Le président de l'assemblée changeait tous les mois. Le prince de Broglie fut élu président au mois d'août 1791.

et monta sur l'échafaud au moment où se préparait déjà la réaction de Thermidor. Le tribunal révolutionnaire l'avait condamné sur un rapport fourni par Carnot, qui trouvait, comme on le voit, le temps de songer à autre chose qu'à organiser la victoire ¹.

M. de Ségur, plus favorisé, échappa au fer des bourreaux, mais non pas au malheur des temps. Il avait, depuis son retour des États-Unis, occupé de grands postes diplomatiques, et représenté successivement la France comme ambassadeur en Russie, à Berlin. Privé de tous ses emplois, ruiné par l'insurrection de Saint-Domingue, il dut, pour se soustraire aux dénonciations des patriotes et à la tyrannie jacobine, se cacher dans une retraite obscure où il lutta longtemps et péniblement contre la misère. Il sortit de cette retraite quand l'ordre fut rétabli en France, et sous le Consulat et l'Empire, parvint aux plus hautes positions, tandis que ses travaux littéraires lui ouvraient les portes de l'Académie française. Il mourut au mois d'août 1830, comblé de jours, d'honneurs, et de réputation.

Son existence en somme fut aussi longue et bien remplie que celle de son compagnon d'Amérique avait été courte et prématurément tranchée. Ne plaignons pas trop cependant celui des deux qui mourut assez jeune pour emporter tout entière dans la tombe sa foi naïve dans les idées auxquelles il avait consacré sa vie. Quand le prince de Broglie tomba victime des fureurs

1. V. Wallon, *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, t. IV, p. 341.

dé la Convention, il pouvait croire, il croyait qu'une tempête passagère s'était déchaînée sur la France, et qu'une fois l'orage apaisé on verrait luire de nouveau et pour toujours sur notre pays le soleil de la justice et de la raison. Ses dernières recommandations à son fils témoignent de cette sereine et inaltérable conviction : il lui défendait, quoi qu'il arrivât, de désespérer de la liberté ! Quarante ans plus tard, après avoir assisté à une série presque indéfinie de convulsions violentes et d'agitations stériles, le comte de Ségur pouvait-il avoir conservé la même confiance dans la vertu intrinsèque et le triomphe nécessaire des principes pour lesquels il avait combattu jadis ? Sénateur et grand maître de cérémonies sous l'Empire jusqu'au jour où il vota la déchéance de Napoléon, pair de France sous la première Restauration, rétabli dans tous ses titres et toutes ses dignités à la Cour impériale sous les Cent-Jours, rappelé plus tard à la Chambre des Pairs par Louis XVIII, vivant assez enfin pour saluer en 1830 l'avènement d'un nouveau régime, n'avait-il pas dû, à chacune des étapes successives de sa carrière, laisser comme accroché aux ronces du chemin un lambeau des ardeurs et des enthousiasmes de sa jeunesse ? On trouvera sans doute que, poser la question, c'est y répondre.

Un mot encore avant de terminer ces lignes déjà trop longues. Des esprits chagrins ont reproché avec amertume aux jeunes gentilshommes du temps de Louis XVI le mouvement qui les porta à seconder l'essor des idées nouvelles, devenues trop promptement les idées révolu-

tionnaires. On leur a fait un crime, et un crime irrémédiable, de ce qu'on a appelé leur coupable imprudence et leur fol aveuglement. On les a rendus responsables des maux dont ils devaient être les premières victimes. Je suis persuadé que les lecteurs des pages qui vont suivre ne voudront pas souscrire à des appréciations aussi sévères. Ces jeunes gens ont tant de flamme, un amour si vrai du bien public, un culte si passionné pour tout ce qui leur paraît juste et beau ! Qui donc pourrait ne pas leur en tenir compte ? En admettant qu'ils se soient trompés, ce que je n'ai pas à rechercher ici, leur erreur fut si noble et si désintéressée ! Leur sincérité généreuse désarme la critique, comme leur bonne grâce force toutes les sympathies. Si la morose expérience, qui pour nous est le fruit de cent vingt années de malheurs et de troubles, leur a fait défaut, devons-nous en être surpris ? Et s'ils ont cédé à des entraînements que ne comprend plus guère l'indifférence désenchantée de nos contemporains, avons-nous bien le droit de les en blâmer ? Non, ne les blâmons pas : envions-les plutôt. Envions-les d'être entrés dans la vie à une époque où des horizons nouveaux semblaient s'ouvrir devant l'humanité rajeunie, où toutes les espérances paraissaient légitimes, toutes les chimères réalisables ; envions-les d'avoir pu, dans leurs brillantes années, goûter, avec une plénitude qui n'a jamais été connue depuis, le plus réel peut-être des biens de ce monde, l'illusion !

DUC DE BROGLIE: